

# Chapitre 9

## Comment rendre compte de la mobilité sociale ?

Au cours de leur vie et par rapport aux générations qui les précèdent, les individus sont amenés à changer de situation professionnelle et de position sociale. L'étude de ces changements s'appelle la mobilité sociale.

Contrairement aux sociétés aristocratiques, où les places de chacun sont données et figées dès la naissance pour une majorité d'individus, une société démocratique est supposée permettre à chacun de s'élever selon son mérite.

Le constat d'une société mobile conduit à s'interroger sur les facteurs qui facilitent cette mobilité et sur ceux qui la freinent.

Si les transformations de la société (tertiarisation de l'économie) produisent d'inévitables changements, certains changements tiennent aussi aux initiatives et stratégies des individus et de leurs familles pour connaître une promotion sociale.

### 1 Comprendre la mobilité sociale : définitions, composantes et évolutions

#### A Différentes formes et mesures de la mobilité

Les sciences sociales reconnaissent plusieurs types de mobilités. On peut citer la mobilité géographique : d'une part la mobilité résidentielle correspond à un changement de résidence principale au sein d'un même pays, d'autre part les migrations désignent un changement de pays de résidence, enfin la migration quotidienne désigne les déplacements effectués dans la journée.

On peut citer aussi les études sur la mobilité professionnelle, qui décrivent les parcours individuels comme une succession d'états caractérisés par les indicateurs d'activités (emploi, chômage, inactivité) ou de professions (CSP).

L'emploi étant une dimension structurante du statut social, on peut caractériser le statut d'une personne par sa profession actuelle, appelée origine sociale et par celle de ses parents, appelée origine sociale. Lorsque la position et l'origine sociale sont identiques, on parle de reproduction sociale, sinon l'individu est en mobilité sociale. Celle-ci peut être de 3 types :

- D'une part, elle peut correspondre à une amélioration du statut social, il s'agit alors d'une promotion sociale ou mobilité ascendante
- D'autre part, elle peut signifier une perte de statut, on parle alors de démotivation sociale ou mobilité descendante
- Enfin l'individu peut avoir une profession différente de ses parents mais un statut équivalent, on parle de mobilité horizontale.

La sociologie cherche à étudier les grandes évolutions, les permanences sur une longue période. Elle privilégie ainsi l'analyse des groupes d'individus et non celle d'un individu en particulier.

L'étude sociologique de la mobilité sociale concerne surtout la mobilité entre les générations, c'est la mobilité intergénérationnelle. Elle s'oppose à la mobilité intragénérationnelle qui caractérise les changements de position sociale des individus au cours de leur vie active.

Les sociétés démocratiques se caractérisent par le souhait qu'une société soit suffisamment ouverte pour que tous les individus aient les mêmes chances d'accéder à toutes les positions sociales. On peut justifier cette préoccupation par :

- La circulation des élites est économiquement et politiquement efficace
- Une parfaite égalité des chances est souhaitable au regard de la justice sociale (idéal méritocratique)
- Une parfaite égalité des chances est souhaitable au regard de la cohésion sociale.

Le sociologue américain Pitirim SOROKIN (1899-1968) construit des tables de mobilité. Ce sont des tableaux à double entrée comparant la position des enfants et des parents.

La table des destinées permet de répondre à la question : que sont devenus les fils de... ? On calcule les % en ligne (100 en bout de ligne).

En 2003, sur 100 fils d'agriculteurs, 22 sont eux-mêmes agriculteurs.

La table de recrutement (ou table d'origine) permet de répondre à la question : d'où viennent les... ? On calcule les % en colonne (100 en bout de colonne).

En 2003, 88% des agriculteurs sont fils d'agriculteurs.

- La mobilité structurelle est le changement de P.C.S relatif à l'évolution de la structure économique. Elle est la conséquence des transformations des structures de la population active : s'il y a de moins en moins d'agriculteurs parce que les gains de productivité permettent de produire autant avec un effectif plus réduit, tous les enfants d'agriculteurs ne pourront pas devenir agriculteurs parce qu'il y a de moins en moins d'agriculteurs. Ils changeront de statut.
- La mobilité nette est le changement de position sociale qui ne découle pas des modifications des structures socio professionnelles. Elle traduit une certaine fluidité de la société, c'est-à-dire la facilité qu'ont ses membres à changer de position sociale.
- La mobilité totale (ou brute) prend en compte les deux formes précédentes.

## **B De l'espoir d'une mobilité ascendante à la peur du déclassement**

Le déclassement recouvre au moins 3 phénomènes : les situations de mobilité sociale descendante intergénérationnelle ou intragénérationnelle et les situations de surqualification, c'est-à-dire où le niveau de diplôme est supérieur à celui qu'exige l'emploi occupé.

Alors que la part de la mobilité nette avait tendance à croître depuis les années 1950, témoignant d'une hausse de la fluidité de la société française, ce mouvement s'est inversé depuis les années 1990, conduisant à parler de "panne de l'ascenseur social".

La mobilité sociale ascendante a été possible pour les enfants nés dans la "décennie dorée", c'est-à-dire entre 1945 et 1955, alors que les enfants nés après 1965 ont, eux, subi des difficultés d'insertion professionnelle liées au ralentissement de

la croissance à partir de 1975. Ces difficultés d'insertion professionnelle ont pesé sur leurs possibilités de mobilité ascendante.

## **C Une mobilité sociale différente selon les générations et les PCS**

La mobilité sociale reste limitée. Elle se réalise principalement entre catégories sociales proches. Le paradoxe d'ANDERSON (1961) est un paradoxe empirique selon lequel l'acquisition, par un étudiant, d'un diplôme supérieur à celui de son père ne lui assure pas une position sociale plus élevée.

La position relative des fils par rapport aux pères est assez peu liée à leurs diplômes relatifs. La position sociale du fils dépend davantage de la position sociale des pères que de leurs diplômes respectifs. Pour Raymond BOUDON, c'est la dévalorisation des diplômes qui explique ce phénomène. Il n'est donc pas étonnant que des fils d'ouvriers plus diplômés que leurs pères aient une position sociale comparable à la leur.

Effet de dominance = à diplôme égal, une partie des positions sociales supérieures sont attribuées prioritairement aux enfants d'origine sociale élevée (en raison du capital social).

## **2 Expliquer la mobilité et la reproduction sociale**

### **A Démocratisation scolaire et réduction des inégalités**

En France, depuis les années 1950, l'école connaît une démocratisation quantitative : dans une génération, la part des élèves qui obtiennent le bac puis accèdent à l'enseignement supérieur croît fortement.

Dans les années 1950, il y avait 32 000 bacheliers par an et 120 000 étudiants.

En 2000, il y a 450 000 bacheliers et plus de 2 millions d'étudiants. Cette massification de l'enseignement s'explique tout autant par la hausse de la demande éducative des familles que par la croissance de l'offre d'éducation de la part des pouvoirs publics : 1966 création des I.U.T ; 1985 création du bac professionnel.

Mais l'inégalité des chances persiste à l'école. Les enfants des catégories supérieures ont toujours une meilleure réussite scolaire que les enfants des catégories populaires. Comme ces inégalités se cumulent tout au long de la scolarité, c'est au sein des filières longues les plus prestigieuses que les inégalités sont les plus importantes. 55% des élèves des classes préparatoires sont enfants de cadres ou de professions libérales, tandis que seuls 16% ont des parents ouvriers, employés ou inactifs.

Dès la maternelle, des inégalités sociales sont bien présentes, particulièrement marquées dans le domaine de la logique verbale.

Au collège, par le biais du choix des options (langues vivantes ou anciennes) ou par l'instauration de "classes européennes" les inégalités s'accroissent, puisque tous les travaux disponibles montrent que l'on progresse plus dans les "bonnes classes" que dans les autres.

## B Regards des sociologues sur le système scolaire et l'égalité des chances

Pour Emile DURKHEIM(1858-1917), l'école est à travers l'apprentissage de valeurs communes, un élément essentiel du "vivre ensemble".

L'école est de plus en plus un passage obligé dans la promotion sociale. L'évolution de la structure des emplois souligne l'importance du capital culturel dans l'acquisition des positions sociales.

Dans "*l'école capitaliste en France*", paru en 1971, Christian BAUDELLOT et Roger ESTABLET affirment que l'école reproduit l'opposition entre travail manuel et travail intellectuel et l'opposition entre prolétariat et bourgeoisie.

Il existerait deux réseaux d'éducation différents correspondant aux deux grandes classes sociales. Les enfants issus du prolétariat entrent dans un réseau primaire-professionnel qui reproduit la situation sociale de leurs parents, et les enfants issus de la bourgeoisie entrent dans un réseau secondaire - supérieur qui, lui aussi, tend à la reproduction sociale.

Dans "Les héritiers"(1964) et "La reproduction"(1970), Pierre BOURDIEU et Jean-Claude PASSERON expliquent les inégalités face à l'école par les différences de dotation en capital économique, mais surtout culturel. La proximité entre la culture de l'école et celle des catégories dominantes favorise la réussite scolaire de ces dernières.

Au contraire, les enfants des catégories défavorisées sont victimes d'une rupture entre culture familiale et culture scolaire et peuvent donc éprouver des difficultés à s'adapter. Leur réussite scolaire est donc plus aléatoire.

L'école valorise la culture de la classe dominante en privilégiant certaines œuvres littéraires ("classiques"), en postulant la supériorité de l'expression écrite, en montrant une hiérarchie entre compétences intellectuelles et manuelles. Instrument de reproduction sociale, l'école est organisée pour permettre aux dominants de transmettre leur position à leurs "héritiers".

Raymond BOUDON adopte une démarche individualiste qui aboutit à une explication bien différente. Ce sont les stratégies individuelles et familiales qu'il identifie comme causes de l'inégalité des chances. Dans "*L'inégalité des chances*"(1973), il montre que les individus rationnels cherchent à optimiser leur satisfaction et se livrent à un calcul.

La scolarité implique des choix : poursuite ou arrêt des études, orientation vers telle ou telle filière. Chaque orientation comporte des coûts en temps (durée des études), en argent (achats de livres, paiement d'inscriptions), en efforts (quantité de travail exigée). C'est l'arbitrage entre ces coûts (que l'on engage) et les avantages que l'on espère retirer d'un diplôme (prestige, carrière, revenu) qui détermine les décisions prises. Toutes les familles ne font pas les mêmes choix car elles n'ont ni les mêmes priorités, ni les mêmes espoirs.

La prolongation des cursus scolaires ne permet que lentement l'égalisation des chances. La massification a des effets pervers : certains diplômes se dévalorisent en se répandant (le bac vaut "moins cher" quand il y a plus de bacheliers), certaines décisions familiales apparemment rationnelles perdent alors de leur efficacité.

Bernard CHARLOT réfute les 2 approches. Il réfute l'approche de Raymond BOUDON qui néglige les effets de domination et explique mal la régularité de l'échec

des enfants des couches populaires, même quand leurs parents font le choix d'études longues et de sacrifices coûteux.

Il réfute aussi l'approche de Pierre BOURDIEU : comment se fait-il que des enfants issus des catégories populaires réussissent à l'école ? Il explique la trajectoire scolaire par les différences de rapport au savoir.

Le rapport au savoir est défini comme les relations que l'enfant entretient avec l'acte d'apprendre et le fait d'acquérir des connaissances : pourquoi faut-il apprendre ? Dans quel but aller à l'école ?

Ce rapport est lié aux relations de l'enfant avec les autres (parents, amis, enseignants) et avec lui-même : apprend-t-il pour faire plaisir à ces autres ou y cherche-t-il quelque chose pour lui-même ? Apprend-il pour construire des savoirs dont il attend une victoire personnelle ou pour avoir un "bon métier" ?

De ce rapport au savoir dépend largement le succès des apprentissages et donc le profil d'un élève. Ce rapport est à la fois singulier (il dépend de chacun et de son histoire) et collectif (il dépend du cadre social).

L'attitude générale d'un professeur face à chacun de ses élèves, sa réaction face aux succès ou aux échecs seraient donc fortement déterminantes sur la réussite scolaire.

On a pu montrer que la politique qui consiste à supprimer les sélections précoces et à différencier les choix d'options et d'orientations produit des résultats significatifs.

## **C Le rôle de la famille dans la destinée sociale**

Le rôle de la famille dans la mobilité est multiple : il se joue dans la constitution du couple comme dans l'éducation des enfants.

Historiquement, et dans certains milieux sociaux encore aujourd'hui, le choix du conjoint est stratégique : il permet de s'élever socialement ou de réaliser une stratégie de reproduction sociale en choisissant un conjoint qui partage les mêmes valeurs ou normes.

Dans les sociétés traditionnelles le mariage est, par principe, endogamique : il se contracte à l'intérieur d'une caste, d'un ordre, d'une religion.

Dans les sociétés modernes, on pourrait s'attendre à ce que les mariages soient contractés de façon aléatoire. L'hétérogamie (union de personnes appartenant à des groupes socio professionnels différents) devrait donc être la règle et l'homogamie (union de personnes appartenant au même groupe socio professionnel) l'exception.

Des sociologues ont mesuré cette homogamie. Il ressort que les mariages ne se contractent pas de façon aléatoire, mais de façon privilégiée entre groupes socio professionnels identiques ou proches.

L'homogamie reste très fréquente. La première explication à ce phénomène est d'ordre probabiliste. Dans la mesure où chaque groupe socio-professionnel a tendance à fréquenter des lieux qui lui sont spécifiques, la probabilité qu'un individu de rencontrer, puis d'épouser quelqu'un appartenant à un milieu social très éloigné du sien est faible.

D'autres sociologues ont montré que l'homogamie pouvait être analysée comme étant la résultante de choix rationnels. Un individu a intérêt à choisir son conjoint dans un milieu social proche du sien pour des raisons économiques (le maintien

ou la progression du niveau de vie) mais aussi culturelles (le développement des échanges entre les époux).

L'homogamie peut enfin être expliquée par la proximité culturelle des futurs époux. Chaque groupe social peut être identifié par des préférences, des aptitudes, des façons de parler.

La taille de la famille (nombre d'enfants) conditionne l'investissement (au sens propre et au sens figuré) des parents.

Par le capital culturel, social et économique qu'elles transmettent, les familles conditionnent la réussite sociale de leurs enfants. L'enfant sera plus ou moins doté des capitaux que l'école valorise, et qui seront la clé de sa réussite scolaire, elle-même déterminante dans l'obtention d'un emploi et donc la réussite sociale.